

Sortir de la sauvagerie



Courant d'ère

Hervé Hamon

● Une enquête de l'Ifop montre combien notre relation aux animaux est en voie de conversion et d'apaisement. Sept Français sur dix souhaitent une alternative à l'expérimentation sur ces derniers en laboratoire, rejettent les animaleries ou les numéros de cirque qui font appel à des créatures sauvages. Et ils sont plus de huit sur dix à vouloir l'interdiction de la chasse à courre, de l'élevage en cage, ainsi que l'étourdissement des bêtes avant leur abattage.

On pourrait croire que Brigitte Bardot a gagné. La loi a - récemment - stipulé que l'animal ne constitue pas un « meuble » mais doit être considéré comme doué de sensibilité, apte à la souffrance ou au plaisir. Plus profondément, les anthropologues épousent la pensée de Philippe Descola : l'homme ne saurait s'estimer, comme jadis, « maître de la nature », mais doit découvrir combien il n'est qu'un élément (redoutable) de cette dernière et combien il a perdu en s'en estimant le centre et le propriétaire.

Mais il y a un mais. Cette avalanche d'excellents sentiments se heurte aux pratiques quotidiennes. Je ne

parle pas seulement des malheureux chiens abandonnés, chaque été, au bord des autoroutes, je parle des milliers, des millions de malheureux chiens, certes gavés de croquettes et autres pâtées, qu'on oblige à vivre en appartement. On s'inquiète des poulets qui sont entassés dans des ateliers étouffants et sombres, mais on entasse les animaux dits de compagnie dans un environnement qui les dénature.

Et puis, l'humain qui verse des larmes de crocodile est un consommateur. Un consommateur sauvage.

Au moment d'acheter, sur les rayons du supermarché, il choisit le prix, il ne se demande pas, ou minoritairement, si le saumon qu'il s'apprête à dévorer fut enclos dans des fermes marines impitoyables, et le poulet qu'il destine à son four n'est plus un être sensible mais une chose comestible, sans pattes et sans tête, dont il préfère que le prix soit plus bas que bas.

Sortir de la sauvagerie n'est pas seulement répondre à une enquête téléphonique. Sortir de la sauvagerie suppose une très radicale transformation de nos modes de vie, d'alimentation, d'appétits. Ce disant, je ne prêche pas le véganisme - qui est une option comme une autre -, je prêche la mise à plat, non seulement de nos états d'âme, mais de nos circuits économiques. Et là, ça devient plus compliqué que de se faire cuire un œuf bio.